

Episode 1: Fumi (Intro)

Traduction de la transcription anglaise. La version prononcée en langue originale fait foi.

Bonjour. Je m'appelle Fumi, l'animatrice de cette série de podcasts. J'ai 27 ans, je suis asiatique, de nationalité japonaise, une femme cis, privilégiée, et raciste...

Oui, vous avez bien entendu. Je viens de vous dire que je suis raciste.

Dans ce premier épisode, je vais vous raconter comment j'ai réalisé que j'étais raciste à l'âge de 27 ans. C'est aussi l'histoire du pourquoi je me suis lancé dans cette série de podcasts.

Mais avant de commencer, je tiens à souligner deux choses.

Premièrement, si vous cherchez à entendre des concepts et des théories abstraits sur le racisme, vous écoutez le mauvais podcast. Il s'agit ici d'un podcast où vous entendrez des gens comme vous et moi partager des histoires personnelles et des réflexions sur les manifestations quotidiennes du racisme dans le monde entier. Tout ce que vous entendrez est d'abord et avant tout nos opinions, nos sentiments et nos interprétations subjectives. Aucun d'entre nous n'est un expert certifié en matière de racisme – notre diplôme sur le racisme est notre identité et nos expériences vécues elles-mêmes.

Cela m'amène à mon *deuxième* point : En écoutant toutes les histoires, gardez à l'esprit qu'il n'y a pas de bonne ou de mauvaise histoire. Il n'y a pas non plus de hiérarchie des expériences. Nous avons tous une histoire à partager, et chaque histoire a la même valeur, quelle que soit sa taille ou sa pertinence. En effet, les expériences ne peuvent pas être comparées comme les températures dans deux villes ou la hauteur de deux montagnes. Toutes les expériences sont spécifiques au contexte et dépendent de la position et de l'interprétation subjective d'un individu à un moment donné. Je dis cela parce que pour discuter des questions relatives au racisme, il est important pour nous tous d'écouter et de nous mettre à la place des autres.

Ceci étant dit, commençons par le premier épisode.

C'est #OUR_racism, et c'est mon histoire.

.....
Je n'ai jamais *vraiment* pensé au racisme dans ma vie.

Je savais que le racisme existait, mais je ne me souviens pas qu'il ait joué un si grand rôle dans *ma* vie parce que je pensais qu'il n'avait rien à voir avec moi. Je pensais qu'il n'avait rien à voir avec moi parce qu'on m'a appris en grandissant que le racisme était une question de et pour les Noirs.

J'ai aussi grandi avec une image très spécifique de ce qu'est un raciste et de qui est raciste. Dans mon esprit, un raciste était quelqu'un, un extrémiste d'extrême droite, presque toujours blanc, qui lance des injures ethniques aux Noirs, les bat ou les tue ... à peu près ce que vous verriez le Ku-Klux-Klan, un groupe américain de haine suprémaciste blanche, faire dans le film BlackKKlansman.

Et comme je n'ai jamais porté d'insultes ethniques à un Noir, ni tué quelqu'un pour cette raison, je pensais que je n'étais pas raciste.

Jusqu'à ce que 2020 me donne une gifle.

Non, je ne parle pas de Covid-19. Je parle des meurtres de trois Afro-Américains – à savoir les meurtres d'Ahmaud Arbery, Breonna Taylor et George Floyd – qui ont déclenché les manifestations Black Lives Matter dans le monde entier, et qui ont inondé les médias et les réseaux sociaux de messages #BlackOut Tuesday et de témoignages de Noirs sur ce que signifie être Noir dans ce monde.

J'ai été bouleversée.

Ce n'était certainement pas la première fois que j'entendais des Noirs témoigner sur les implications de la couleur de leur peau. – Enfin, en fait, je retire ce que j'ai dit. – Ce n'était pas la première fois que j'entendais des témoignages de Noirs *aux États-Unis* qui parlaient des implications de la couleur de leur peau. Mais c'était la première fois que j'entendais vraiment des histoires sur ce qu'implique être Noir *en dehors des États-Unis*, comme en Suisse, le pays où je me trouvais lors des manifestations de Black Lives Matter.

Mais c'était aussi la première fois que cela m'a poussée vraiment à réfléchir à mes propres actions et inactions en matière de racisme, en particulier en tant qu'Asiatique, envers les Noirs.

Je me souviens de m'être posée toutes ces questions : *Est-ce que je me sens mal à l'aise quand je me promène dans un quartier la nuit avec des Noirs qui vendent de la drogue parce qu'ils en vendent, ou parce qu'il fait nuit et que je suis mal à l'aise en général de me promener seule la nuit en tant que femme, ou, est-ce parce qu'ils sont Noirs ? Est-ce que je me sentirais différemment si les personnes qui vendent de la drogue étaient blanches ?*

Est-ce que moi aussi je m'éloigne des Noirs lorsque je marche dans les rues ou est-ce que j'évite de m'asseoir à côté d'eux dans les transports publics ?

La réponse facile aurait été simple : « non. »

Mais la réponse la plus honnête à toutes ces questions était : « Je ne sais pas. »

Et c'est là que ça m'a frappée... Aurais-je pu dire des choses et faire des choses inconsciemment dans le passé qui ont rendu les Noirs conscients de leur race ? Est-ce que moi aussi je pourrais avoir des croyances racistes ? Suis-je... raciste ?

Plus je pensais à cette possibilité, plus je commençais à penser que j'étais raciste. Cela parce que je me suis rendue compte que j'ai été socialisée et conditionnée dans une famille et une société homogène comme celle du Japon, qui a des préjugés spécifiques envers les Noirs, enracinés dans le racisme. Je sais que je ne suis pas la seule à avoir grandi dans une maison où on me disait de ne pas sortir avec des Noirs, ou d'éviter les rues désertes quand je suis avec un ami Noir parce que la police nous soupçonnerait de trafic de drogue.

Je ne suis certainement pas fière d'être raciste. Mais je sais que la première étape pour résoudre un problème est de le reconnaître. Et pour moi, cela signifie reconnaître mon propre rôle et mes comportements qui alimentent ce qu'on appelle le racisme structurel.

La deuxième étape consiste à désapprendre activement mes préjugés racistes. Ou, dans le langage utilisé par l'historien et activiste antiraciste américain Ibrahim X Kendi, « Comment puis-je non seulement être moins raciste, mais aussi activement antiraciste? » Et cela peut sembler idiot, mais j'ai commencé à faire attention à mes préjugés inconscients en continuant à marcher tout droit lorsque je passe devant une personne noire, ou en faisant attention à la place que je prends si je vois deux sièges vides dans le bus, l'un à côté d'une personne noire et l'autre à côté d'une personne blanche.

Mais il y avait quelque chose de déroutant dans cette révélation personnelle. Comment se fait-il qu'il m'ait fallu tant d'années pour réaliser que j'étais raciste ?

Pour la première fois de ma vie, je me suis donc posé la question suivante : *D'où vient ma compréhension du racisme ?*

Vous l'avez peut-être déjà compris, mais les références que j'ai utilisées jusqu'à présent sur le racisme viennent principalement des États-Unis. Oui, ma compréhension du racisme en tant que problème entre les Noirs et les Blancs, des racistes comme le Ku-Klux-Klan... tout cela vient des États-Unis, ce qui est drôle, parce que je ne suis pas américaine, et je n'ai jamais vécu aux États-Unis. Mon seul lien avec les États-Unis vient du fait que je consomme de la culture pop américaine, que j'y ai passé quelques vacances et que j'ai des amis américains, et dans une certaine mesure, que j'ai étudié dans une école internationale à Tokyo où j'ai été exposée à la culture scolaire américaine comme les ventes de pâtisseries, les vestes universitaires et le bal de fin d'année.

Que cela nous plaise ou non, la réalité est que notre monde est caractérisé par l'hégémonie américaine. Par hégémonie culturelle américaine, j'entends l'omniprésence de l'influence américaine dans presque toutes les sphères de la culture : partout où l'on va, on est influencé d'une manière ou d'une autre par quelque chose qui vient des États-Unis. Allez dans n'importe quel pays, allumez la radio ou allez dans un bar – pré-Covid, bien sûr – et vous entendrez probablement une ou deux musiques venant des États-Unis. La plupart des enfants grandissent en étant exposés à au moins un film de Disney. Personne ne suit ou ne se soucie vraiment des élections présidentielles d'aucun pays du monde, à part celles des États-Unis, car apparemment, c'est important.

Et souvent, ce qui se passe aux États-Unis est utilisé comme point de référence pour discuter de problèmes similaires dans différents pays, pour après les comparer aux États-Unis. Je vous ai dit tout à l'heure que je ne pensais pas être raciste parce que je ne tue pas les Noirs. Il s'avère que je n'étais pas la seule à penser de cette façon. Je suis récemment tombé sur un tweet qui disait : « Nous ne tuons pas nos Noirs, donc nous ne sommes pas racistes. » Le tweet a été publié par un Allemand blanc ... et souvenez-vous, l'Allemagne a beaucoup de problèmes de racisme non seulement envers sa population noire, mais aussi envers ses communautés turques, asiatiques et arabes, pour n'en citer que quelques-unes ... sans parler de leurs problèmes d'antisémitisme. L'Allemagne a également de graves problèmes de violence policière. Mais parce qu'ils utilisent les États-Unis comme référence, ils pensent que leur niveau de brutalité policière est acceptable parce qu'ils ne tirent pas sur les gens au quotidien.

Utiliser les États-Unis comme point de référence n'est pas acceptable, car chaque pays est différent et a ses propres problèmes contextuellement spécifiques. Mais parce que seules les manifestations extrêmes de racisme ont tendance à faire l'actualité mondiale, les autres degrés et formes de racisme dans d'autres parties du monde sont souvent oubliés. Ils sont oubliés parce qu'ils sont peints avec une image et une compréhension du racisme qui proviennent d'un autre pays. En d'autres termes, l'expérience du racisme d'un pays dicte la perception de l'expérience du racisme dans un autre pays.

Prenons l'exemple du Japon. En apparence, le Japon peut sembler mono-ethnique, ou un pays avec un seul groupe ethnique. Plus de 98 % de la population est d'origine japonaise, un chiffre qui a été atteint à travers, entre autres, la politique isolationniste menée pendant 200 ans, qui a isolé le Japon du reste du monde et qui a, par conséquent, limité les migrations. Beaucoup de Japonais pensent que la nature mono-ethnique de leur pays est « naturelle », et ne pensent donc pas avoir de problèmes de racisme... et c'est certainement ainsi que la classe politique aime vendre la chose.

Mais c'est brosser un tableau inexact, car le Japon compte beaucoup de communautés minoritaires qui sont opprimées depuis des siècles. Il y a les *Ainus* dans le nord du Japon, et les *Ryukus* dans le sud

du Japon. Il y a les *Zainichi*-Coréens, c'est-à-dire les personnes d'origine Coréenne qui sont venus au Japon avant que la péninsule coréenne ne soit divisée en deux en 1945, et leurs descendants. Ce sont que des résidents permanents du Japon, mais beaucoup sont nés au Japon et n'ont jamais vécu en Corée. Certains d'entre eux ont également la nationalité japonaise, mais ils sont toujours victimes de discrimination car « être japonais » est considéré comme un attribut « biologique » et « mono-ethnique ». Par conséquent, quiconque ne coche pas toutes les cases de ce que signifie être à 100% d'origine ethnique japonaise est victime de racisme.

Mais la plupart des gens ne parlent pas des questions liées à l'ethnie et au racisme au Japon. Et lorsqu'ils le font en de rares occasions, cela tourne généralement autour de personnes qui sont noires ou qui ont des relations avec les États-Unis, comme Ariana Miyamoto qui a été couronnée Miss Univers Japon en 2015, ou Naomi Osaka, la première joueuse de tennis japonaise à remporter un titre de simple en Grand Chelem. Toutes deux sont *Hafu*, un terme japonais désignant une personne née d'un parent d'origine japonaise et d'un parent d'origine non japonaise, mais de nombreux citoyens leur refusent leur « japonité » car elles ne se conforment pas à l'image « mono-ethnique » que beaucoup de gens ont.

Je sais que les manifestations de Black Lives Matter ont été reprises par les médias et ont permis d'engager une conversation sur le racisme au Japon. Mais à bien des égards, le Japon se contente de s'affranchir de ce qui se passe aux États-Unis pour éviter de discuter des problèmes existants de racisme de la majorité à l'égard de ses communautés minoritaires. D'autant plus que certains affirment que la situation au Japon n'est « pas aussi mauvaise qu'aux États-Unis ». Je sais que je simplifie à l'excès une question complexe, mais je voulais juste vous donner une idée de la façon dont cette attention manifeste du public japonais pour les États-Unis illustre réellement la façon dont les manifestations locales de racisme peuvent être évincées de la conversation et ne sont donc pas prises en compte.

Pour être clair, je ne suis en aucun cas contre les États-Unis. En fait, j'admire les Américains qui s'expriment ouvertement sur de nombreux sujets au-delà du racisme, tels que la santé mentale, le harcèlement sexuel, la sexualité, etc. Et je pense que d'autres pays devraient suivre cet exemple. Mais il est important que le reste du monde n'utilise pas les développements aux États-Unis comme point de référence, mais plutôt comme point de départ pour entamer des conversations chez eux en tenant compte de leur propre contexte. Car chaque contexte est différent, et le contexte est important.

Je sais maintenant qu'une des raisons pour lesquelles j'ai cru de manière erronée que le racisme n'était pas mon problème, que je ne suis pas raciste, c'est parce que j'ai utilisé les États-Unis comme point de référence tout le temps.

Mais en réfléchissant davantage à cette question, j'ai réalisé que mes propres expériences de vie ont joué un rôle tout aussi important dans la formation et le renforcement de l'idée que le racisme n'était pas mon problème.

.....

Je suis née à Tokyo en 1993 de deux parents japonais. À l'âge de trois ans, le travail de mon père a amené ma famille à Strasbourg, une ville belle et accueillante de l'Est de la France, à la frontière avec l'Allemagne.

La plupart des familles d'expatriés japonais placent leurs enfants dans une école japonaise locale ou dans une école internationale. Mes parents, pour une raison quelconque, ont décidé de me placer dans une école maternelle française publique locale.

Aujourd'hui, je ne me souviens pas de tous les détails parce que j'étais trop jeune. Mais je me souviens d'avoir été harcelée. Beaucoup.

Ma mère m'a raconté que je revenais de la maternelle avec des marques de morsures sur le corps et des cheveux collés à ma veste, signe que les autres enfants me coupaient les cheveux et me les arrachaient. On me traitait de « sale », parce que ma peau était plus foncée que celle de tout le monde. Un enfant m'a même frappé au visage et a fait sauter mes deux dents de devant. Ça, je m'en souviens très bien parce que (a) ça me faisait très mal et je me souviens d'être allée chez le dentiste pour me les faire enlever, et (b) j'ai beaucoup de photos de moi souriant sans mes deux dents de devant. Aujourd'hui encore, j'ai une bosse sur une de mes dents de devant que j'essaie de cacher avec des soins dentaires.

Ma mère me raconte souvent de la fois où elle est allée voir le directeur et lui a raconté ce que les autres enfants me faisaient. Ce dernier a simplement répondu : « Eh bien, nous sommes au courant de ce qui se passe. Elle doit juste apprendre à se protéger en Français. » J'avais trois ans. Je venais de m'installer en France. Et je ne parlais pas un seul mot de français.

J'étais aussi peut-être juste petite et je n'avais aucune notion ou compréhension du monde qui m'entourait, mais je savais une chose : j'étais différente des autres. Après tout, j'étais la seule Asiatique à la maternelle... À part un élève noir, les autres étaient tous blancs.

Quand j'ai eu six ans, mes parents m'ont inscrite dans une école primaire française privée. Là-bas, je ne me souviens pas d'avoir été harcelée... mais je me souviens des moments où certains de mes amis tiraient le bord de leurs yeux pour « regarder » l'Asie et disaient « Ching chang chong » ou me choisissaient dans leur équipe de tennis de table parce qu'ils pensaient que j'étais bonne... alors que, mes amis peuvent vous confirmer avec une certitude absolue que je suis la pire joueuse.

D'autres fois, mes amis pointaient du doigt les touristes asiatiques dans les rues et disaient : « Regarde, tes cousins ! »

Je me souviens de m'être sentie embêtée et fâchée dans ces moments-là parce qu'à huit ans, je pensais être Française. Après tout, j'avais vécu en France pendant presque toute la première décennie de ma vie. Je parlais et agissais en français. J'étais même la seule de ma classe, composée presque entièrement d'enfants français, à pouvoir chanter tout l'hymne français par cœur.

Vous pouvez donc imaginer pourquoi je me sentais si offensée lorsque mes amis montraient du doigt les Asiatiques dans la rue et m'associaient à « eux », peu importe qu'ils aient été Chinois, Coréens, Japonais ou tout autre Asiatique. Aujourd'hui, je sais que c'était un acte d'« altérité ». Par « altérisation », j'entends que mes amis me classaient comme quelqu'un de différent d'eux. Ils ne me considéraient tout simplement pas comme faisant partie d'« eux ». Je ne saurai jamais s'ils le faisaient intentionnellement ou non. Si c'était involontaire, cela peut même être plus fort parce que cela montre comment ces perceptions sont ancrées en eux si profondément et à un si jeune âge.

Peu avant mon 9e anniversaire, le travail de mon père nous a ramenés au Japon et mes parents m'ont placée dans une école internationale – une école internationale catholique pour filles pour être précis.

Maintenant, avant de parler de mes années à l'école internationale, je veux partager avec vous une autre vie que je menais simultanément.

Peu après mon arrivée au Japon, j'ai eu la chance de pouvoir rejoindre une équipe locale d'équitation, ce qui m'a permis de pratiquer mon japonais et de poursuivre une activité que j'avais commencé lorsque j'étais en France.

Cette expérience a été pour moi un cours accéléré sur la société japonaise. J'ai appris à connaître le *keigo*, ou les manières honorifiques japonaises, et comment les utiliser. J'ai appris la hiérarchie japonaise et l'importance du respect et de l'obéissance pour les aînés.

J'ai également appris ce qu'était le harcèlement scolaire au Japon.

Oui, j'ai encore été harcelée. Mais cette fois, j'ai été harcelée par des enfants qui me ressemblaient.

Au début, j'étais confuse. Je venais de rentrer de France, où les souvenirs de du harcèlement scolaire étaient encore fraîchement gravés dans mon esprit. Mon esprit jeune et simple avait enregistré que j'avais été victime d'harcèlement scolaire en France parce que mon apparence était différente. Avec cette même logique, je pensais donc que je ne serais pas victime d'harcèlement au Japon parce que je ressemblais à tout le monde.

J'avais tort.

Très rapidement, je me suis rendu compte que j'étais victime d'harcèlement non pas parce que j'avais l'air différente, mais parce que j'agissais différemment. Je ne parlais pas encore parfaitement japonais, parce que le français avait été mon point fort. Je parlais trop et je souriais trop pour les normes japonaises. En d'autres termes, rien de ce que je disais et faisais n'était conforme aux normes japonaises. Aux yeux de mes équipes, j'étais une étrangère, ou comme on dit en japonais, une « gaijin », un mot qui se traduit littéralement par « personne extérieure ».

Il existe un dicton japonais qui dit : « Le clou qui dépasse sera enfoncé. » C'est exactement ce qui s'est passé dans le cas du harcèlement : J'étais le clou qui dépasse, et les enfants japonais essayaient de m'enfoncer.

Les offenses que j'ai subies au cours des dix premières années de ma vie dans deux pays m'ont appris deux choses. En France, j'ai appris que les gens vous identifient en fonction de votre apparence. Au Japon, j'ai appris que les gens vous identifient aussi en fonction de vos manières, même si vous leur ressemblez.

Maintenant, ici, vous pensez peut-être : « Eh bien, vous ne *pouvez pas* changer votre apparence physique, mais vous *pouvez* changer vos manières. Donc, si vous apprenez les codes de conduite sociaux, il devrait être facile de s'intégrer, n'est-ce pas ? » C'est ce que je pensais aussi au début. Mais cela ne fonctionne pas de cette façon dans un pays comme le Japon, où, comme je l'ai déjà dit, le fait d'être « japonais » est considéré comme un attribut biologique et « mono-ethnique ». Il importe donc peu que vous ayez l'air japonais, que vous parliez japonais ou que vous agissiez comme un Japonais. Si vous ne cochez pas toutes les cases de ce que signifie être « Japonais », vous ne serez jamais pleinement accepté dans la société.

Vous vous souvenez que je vous ai parlé des *Hafu*, des gens qui sont nés d'un parent d'origine japonaise et d'un parent d'origine non japonaise ? J'ai beaucoup d'amis *Hafu*, et je sais qu'ils sont confrontés quotidiennement à toutes sortes de discriminations. Je compatissais avec eux, mais je les envie parfois aussi. Parce que toutes les qualités qu'ils ont qui ne sont pas typiquement japonaises seront attribuées à leur autre nationalité. En ce sens, la société japonaise est plus indulgente envers eux qu'envers quelqu'un comme moi, quelqu'un qui est considéré comme une Japonaise de souche mais qui n'agit pas en Japonaise. Je ne dis évidemment pas cela pour saper les expériences des *Hafus* au Japon, parce que je sais qu'ils ont dû vivre des choses que je n'ai pas vécues parce que je ne ressemble pas à un *Hafu*. Je partage simplement cela pour vous montrer comment nos expériences vécues dans le même espace peuvent être tout aussi difficiles, mais ces difficultés se manifestent différemment.

Mais en fin de compte, le harcèlement était du harcèlement. Et mon esprit de dix ans a fusionné ces deux expériences d'harcèlement en une seule.

Ce n'est que l'année dernière, alors que je réfléchissais au racisme, que j'ai commencé à me dire : *Attends une minute. Le harcèlement à la maternelle française... c'était du racisme, n'est-ce pas ? Les enseignants laissaient les enfants m'arracher les cheveux, me mordre et me frapper parce que j'avais l'air différente... parce que j'étais d'une autre race qu'eux.*

Alors pourquoi personne ne m'a jamais dit que ce que j'avais vécu était du racisme ? Comment se fait-il qu'il m'ait fallu 27 ans pour réaliser, après une longue réflexion, que ce que j'avais vécu était du racisme, que c'était quelque chose qui échappait à mon contrôle, alors que pendant des années j'ai pensé que quelque chose n'allait pas chez moi ?

J'ai confronté ma mère à ce sujet. Lorsque je lui ai demandé si elle savait à l'époque que j'étais victime de racisme, elle m'a répondu : « Oui, nous le savions. »

Je ne sais pas si c'est parce qu'elle l'a dit d'un ton si neutre, mais je me suis sentie vraiment stupide. C'est comme si tout le monde savait que c'était du racisme, sauf moi.

Alors je lui ai demandé : « Pourquoi tu ne me l'as jamais dit ? »

Et elle a répondu : « Tout le monde savait que c'était du racisme. Tout le monde est censé savoir ce qu'est un acte raciste, mais quand on le voit, on n'en parle pas. »

Quand elle a dit cela, la première pensée qui m'est venue à l'esprit a été : « Wow...c'est tellement japonais. » Je ne sais pas ce que vous savez de la culture japonaise, mais c'est une culture très implicite, lue entre les lignes. On s'attend toujours à ce que vous disiez « kuuki wo yomu », ce qui se traduit littéralement par « lire l'air ». Et pour moi, cette idée de voir le racisme se manifester devant vous et de s'attendre à ce que chacun comprenne ce qui se passe sans le dire explicitement était l'incarnation même de la notion japonaise de « lecture de l'air ».

Mais ce qui est frappant, c'est qu'apparemment, tout le monde autour de moi, y compris les Blancs, jouait au jeu japonais de la « lecture de l'air » avec le racisme.

Et c'est là que ça m'a frappé.

Si je connaissais si peu le racisme, c'était à cause du silence. Le silence qui entoure le sujet du racisme. Le silence autour du mot « racisme », qui est tellement tabou et indicible, comme le nom « Voldemort » dans Harry Potter, que les gens, y compris les victimes du racisme, évitent le sujet même s'ils savent qu'il existe. Et ce silence est un excellent moyen d'empêcher les gens de développer les mots et le langage permettant d'identifier le racisme lorsqu'ils le voient. Il nous prive des outils dont nous avons besoin pour lutter contre le racisme, pour reconnaître et dénoncer le racisme lorsque nous le voyons s'attaquer aux autres ou à nous-mêmes.

J'ai l'impression que c'est l'une des raisons pour lesquelles je rencontre plus souvent les mots « discrimination » ou « xénophobie » que le mot « racisme » dans les journaux télévisés. C'est comme si les journalistes utilisaient ces termes de manière interchangeable, soit parce qu'ils ne se sentent pas à l'aise de qualifier quelque chose de « raciste » en raison de sa forte connotation, soit parce qu'eux-mêmes ne savent pas faire la différence entre ces mots.

Mais les mots comptent parce qu'ils façonnent nos expériences individuelles et collectives.

Prenons le mot « xénophobie ». Il vient du mot grec xénos qui signifie « inconnu » ou « étranger ». Au début de l'année 2020, un attentat a été commis contre un bar à Shisha en Allemagne. Cette attaque était motivée par des croyances racistes. Mais la presse l'a qualifiée d' « attaque xénophobe ». Les victimes de cette attaque sont allemandes. Elles sont nées en Allemagne, ont la citoyenneté allemande et ont passé toute leur vie en Allemagne. En qualifiant cette attaque de « xénophobe », on laisse entendre que les victimes n'appartiennent pas à l'Allemagne, ce qui n'est tout simplement pas vrai dans ce cas.

Le racisme est en fin de compte ancré dans les structures et les relations de pouvoir. Et le fait de ne pas utiliser le bon terme conduit au silence, et ce silence est précisément le produit de ces relations de pouvoir qui permettent au racisme d'exister.

Je sais maintenant que les gens autour de moi ont utilisé le mot « bullying » (harcèlement) pour décrire mes expériences parce que c'était un terme plus largement accepté dans un contexte scolaire... Je veux dire, soyons réalistes, si on demandait aux parents de choisir un terme pour désigner leurs enfants – un raciste ou un harceleur – je suis sûr qu'ils préféreraient avoir recours à ce dernier.

J'ai donc commencé à réfléchir aux différents cas dans ma vie où j'ai appris à me taire sur le racisme.

Il s'avère que cela s'est produit à chaque moment de ma vie.

Mais pour le bien de ma contribution à cette série de podcasts, je veux me concentrer sur une période, à savoir mes dix années passées dans une école internationale catholique exclusivement féminine.

Je ne peux parler que de ce qui se passait dans mon école car chaque école internationale est différente. Mais pendant ces dix années, je ne me souviens pas avoir jamais étudié explicitement la question de la race ou du racisme. Ce que je me souviens avoir appris, c'est l'importance de respecter et d'aimer les autres malgré nos différences, l'importance d'épouser la diversité. Cet enseignement nous a été inculqué à travers nos cours de religion et les sermons que nous entendions à la messe hebdomadaire ; par nos cours de musique où nous écoutions et chantions de la musique de différentes parties du monde... Nous avons aussi un festival annuel appelé « Festival de la Journée des Nations », un événement public où tout le monde dans le voisinage pouvait venir voir les élèves partager leurs traditions de différents pays et se régaler d'une variété de plats nationaux préparés par les parents et les professeurs, que ce soit des pancakes du Canada, de la paella Espagnole ou de l'Adobo des Philippines.

Je réalise maintenant qu'en apprenant ce qu'était la diversité, j'ai appris à me taire sur le racisme. Cette idée qui m'a constamment été inculquée, année après année, de respecter et de célébrer nos différences, m'a fait devenir « colorblind » (daltonienne vis-à-vis des races). Et souvenons-nous : être « colorblind » n'est pas quelque chose dont on doit être fier, car ce n'est pas le contraire d'être raciste. Le contraire de raciste est antiraciste.

Bien sûr, grandir dans un tel environnement m'a rendue ouverte d'esprit et sensible à la culture dès mon plus jeune âge. Mais en fin de compte, j'ai grandi en pensant que parce que j'ai des amis dans le monde entier, que j'épouse la diversité, je ne pouvais pas être raciste, surtout parce que, là encore, ma perception des « racistes » a longtemps été associée à l'image des suprématistes blancs. Je suppose que c'est le même argument que les Blancs utilisent lorsqu'ils disent qu'ils ne sont pas racistes parce qu'ils ont des amis Noirs.

Il n'y a rien de mal à épouser la diversité. Mais la diversité implique un faux sentiment d'égalité. Que nous sommes tous aussi importants, que nous avons tous les mêmes talents, que nous avons tous les mêmes chances.

Mais cette notion est fautive parce qu'elle néglige la réalité, à savoir que la société est structurée de manière à privilégier certaines personnes par rapport à d'autres. Elle néglige l'existence de structures et de relations de pouvoir qui façonnent notre vie quotidienne. Elle prétend que nous vivons tous dans le même monde. Et elle suppose qu'elle peut s'attaquer aux implications malfaisantes et violentes du racisme en niant simplement son existence.

Le fait que des contextes tels que les écoles internationales nourrissent ce daltonisme est vraiment problématique, car les élèves qui fréquentent les écoles internationales sont privilégiés, et le racisme est en fin de compte une question de maintien et d'abus de pouvoir. Comme les enfants privilégiés sont plus susceptibles de se retrouver dans des positions d'influence, il est très peu probable qu'ils transforment ces structures de pouvoir, mais au contraire les maintiennent – intentionnellement ou non – parce qu'ils n'y prêtent pas attention.

Parler de la diversité, c'est comme prendre un analgésique quand on a mal à la tête - on ne guérit pas le symptôme... on le fait taire. Sans le savoir, je prenais aussi part à cette culture de la prise d'analgésiques, et par défaut, je participais donc activement à faire taire le racisme, qui s'adressait à moi et aux autres.

.....

Mes propres réflexions sur le racisme m'ont fait voir trois choses.

Premièrement, que l'on peut être à la fois victime et auteur de racisme.

Deuxièmement, que le racisme ne consiste pas seulement à insulter les gens et à leur faire du mal physiquement. Le fait d'être silencieux et complice vous rend tout aussi coupable de participer au racisme. Et à bien des égards, je pense qu'il est pire de se taire, parce qu'en se taisant et en ne rejetant pas les injustices, vous ne les défendez peut-être pas activement, mais vous les soutenez.

Et *troisièmement*, le racisme est un gradient. Il existe sous de nombreuses formes, tailles et couleurs, mais ce gradient est actuellement vide et trop simplifié en raison du silence qui entoure cette question.

La première chose que nous devons faire est de remplir ce gradient. Et c'est ce que ce podcast sert à faire.

Dans chaque épisode, vous entendrez des personnes d'origines différentes partager leurs expériences personnelles et leurs réflexions sur le racisme afin que nous puissions voir les différentes formes et manières dont le racisme se manifeste dans le monde. Vous serez peut-être surpris d'apprendre que de nombreuses personnes de ce podcast n'avaient jamais vraiment pensé au racisme ou considéré leurs problèmes quotidiens comme une manifestation du racisme jusqu'à ce que je les aborde... même s'il est clair qu'ils ont été écartés à de nombreuses reprises à cause de leur apparence ou de leur nom.

J'espère que ce podcast mettra en lumière la complexité du racisme, le danger de peindre certaines conceptions du racisme dans des contextes différents. Et j'espère aussi que ce podcast nous encouragera tous à réfléchir sur nos contextes et nos environnements, et surtout sur nos rôles individuels dans le maintien et la reproduction des systèmes d'oppression par nos actions et nos inactions quotidiennes.

Après tout, si vous écoutez ce podcast, vous êtes probablement quelqu'un qui veut en savoir plus sur le racisme, quelqu'un qui veut apprendre comment être activement antiraciste... alors je vous invite à vous joindre à moi pour ce voyage.

La plupart des épisodes seront en anglais, car que vous le vouliez ou non, l'anglais reste la langue dominante. Mais rassurez-vous, les transcriptions de chaque épisode seront disponibles sur notre site web en français, allemand et italien à l'adresse www.ourcontexts.org.

Si vous avez une histoire personnelle à partager, n'hésitez pas à nous contacter sur notre site web, Instagram ou Twitter – vous pouvez nous trouver en tapant #our_racism.

.....
Cet épisode a été produit et édité par moi, Fumi.

Musique d'introduction par Luca Nioi. Autres musiques : Pete Morse, Crescent Music et Fugu Vibes.

Un grand merci à tous ceux qui ont donné leur avis sur cet épisode, ainsi qu'à ceux qui ont été là pour moi depuis le tout début, lorsque ce podcast n'était qu'une idée. C'est grâce à votre soutien que tout cela est arrivé.

Voici Fumi et #OUR_racism. Rendez-vous dans deux semaines !

Traduction : Fédora Bernard